

ROGER STÉPHANE

**André Malraux,  
entretiens  
et précisions**

*nrf*

GALLIMARD











*Pour Florence Malraux,  
affectueusement*





Certains ressassent leurs guerres. Moi, « mes » écrivains. J'ignore quel démon piqua mes dix-huit ans, mais je n'eus alors de cesse de connaître qui j'admirais. Quelque peu modelés par Étiemble – que mes parents, considérant la médiocrité de mes résultats scolaires, m'avaient imposé comme répétiteur –, mes goûts étaient avouables : Gide, Malraux, Roger Martin du Gard. Ce n'était pas goût de vedettes : bien que vénérés par un petit nombre, ces écrivains n'étaient pas indiscutés. M. Henri Béraud, de *Gringoire*, avait lancé contre *La Nouvelle Revue française* – de laquelle relevaient ces auteurs, la « croisade des longues figures », et il se rengorgeait d'avoir écrit : « La nature a horreur de Gide. » Enfin, je n'avais que faire de « vedettes ». Ennuyé par le convenu des miens, je cherchais des maîtres. Des maîtres intellectuels. Par hasard, le premier que je rencontrai fut Jean Cocteau – que je n'avais pas lu. Il m'éblouit. Je pus m'incorporer à son entourage. Puis je reconnus Gide place du Trocadéro : ma ferveur le toucha ? il accepta de me recevoir. Ensuite, ce fut Malraux.

Je ne me souviens plus comment je fus invité à une projection particulière de *L'Espoir*. Toujours est-il que je m'y trouvais dans les mois qui précédèrent la guerre. Admirable, le film était interdit. Malraux, nimbé de la gloire du combattant républicain, parla, parlait. Nous échangeâmes sans doute quelques mots. Quand il me rencontra auprès de Gide, en 1941, il savait mon nom et mon admiration.

Sceptique, hésitant, je suis aisément fasciné par la faconde et l'assurance d'autrui. Mais cette fascination disparaît dès que je décèle, derrière le bagout, la présomption. Peu de phraseurs résistent à une fréquentation assidue. Leur superbe s'épuise; ou je l'épuise. Malraux était inépuisable.

Quoi que lui eussent en effet autorisé son œuvre et sa vie, il ne se complaisait ni dans les récits héroïques, ni dans les affirmations dogmatiques. Il réfléchissait à voix haute; il analysait; il proposait. Mais surtout, sa capacité à élever le débat était exceptionnelle. Il ne répondait pas aux questions avant qu'il ne les eût d'abord débarrassées de leurs scories. L'essentiel seul retenait son attention. Il fallait s'efforcer pour atteindre l'essentiel de Malraux.

Ce livre, en partie le récit de ces efforts, serait incomplet s'il ne témoignait aussi de la délicatesse et de la fidélité de son amitié. Personne, je crois, ne peut dire que Malraux lui manquât jamais : ils n'étaient pas nombreux ceux qui osèrent suivre, en 1945, les obsèques de Pierre Drieu la Rochelle.

Longtemps, à mes yeux, comme sans doute aux yeux de beaucoup de ses lecteurs d'avant-guerre, Malraux s'est confondu avec Garine, principal protagoniste des *Conquérants* (1927). À deux ou trois reprises, Malraux a accepté sans broncher que j'emploie une formule minutieusement peaufinée : « Garine qui vous ressemble comme un frère... »

Le narrateur des *Conquérants* possède une fiche de police concernant Garine : il la lit, se la commente, la contredit, la complète : *Anarchiste militant, disent les policiers. Non. À vingt ans, encore sous l'influence des études de Lettres qu'il venait de terminer et dont il ne restait en lui que la révélation de grandes existences opposées (quels livres valent d'être écrits hormis les Mémoires?), il était indifférent aux systèmes, décidé à choisir celui que les circonstances lui imposeraient. Ce qu'il cherchait parmi les anarchistes et les socialistes extrémistes [...], c'était l'espoir d'un temps de trouble. Je l'ai entendu plusieurs fois, au retour de quelque réunion [...], parler avec une ironie méprisante des hommes qu'il venait de voir et qui prétendaient travailler au bonheur de l'humanité. « Ces crétins-là veulent avoir raison. En l'occurrence, il n'y a qu'une raison qui ne soit pas une parodie : l'emploi le plus efficace de sa force. » L'idée était alors dans l'air et elle se liait au jeu de son imagination, tout occupée de Saint-Just.*

Autour de cette quinzaine de lignes, je pourrais organiser la quasi-totalité des entretiens que Malraux voulut m'accorder et que ce livre se propose de relater. Ces *études de lettres... dont il ne restait en lui que la révé-*

*lation de grandes existences...* La littérature occupera la plus grande place de ces entretiens. La culture de Malraux, considérable, était servie par une mémoire extraordinaire. *Indifférent aux systèmes, décidé à choisir celui que les circonstances lui imposeraient* : c'est un peu plus compliqué. La forme de scepticisme qu'engendre naturellement l'exercice d'une intelligence critique avait préservé Malraux d'engagements idéologiques. Mais elle ne l'avait pas protégé de répulsions fondamentales. L'Europe qui se développa entre les vingt ans et les quarante ans de Malraux était fasciste : le fascisme dominait l'Italie depuis 1922 et, sous des formes diverses, le Portugal avec Salazar depuis 1932, la Hongrie avec le régent Horthy, la Pologne avec les colonels <sup>1</sup> et, dès 1933, l'Allemagne avec Hitler dont l'impérialisme n'était pas seulement théorique. Malraux s'opposa de toutes les manières possibles à cet impérialisme. Curieusement, il fit ses premières armes dans la lutte contre le colonialisme français d'Indochine. Plus tard, en 1934, accompagné de Gide, il alla au nom des intellectuels français réclamer à Hitler la libération de Dimitrov qu'un tribunal, pourtant nazi, venait de disculper de l'incendie du Reichstag. En 1935, il éleva sa voix, superbe et solitaire, pour protester contre la conquête de l'Éthiopie entreprise par Mussolini <sup>2</sup>. Et enfin, quand, en juillet 1936, débuta la guerre d'Espagne, Malraux s'y engagea : *L'Espoir* en rend compte. Après la guerre, il discerna un autre péril : la montée en puissance du communisme.

1. Progrès aujourd'hui : il y a un général. (1984.)

2. Voir en annexe son discours contre le colonialisme.

## *Les études de Lettres*

Au sens universitaire du mot, Malraux ne fit aucune étude : à dix-sept ans – en 1918 –, il quitte ce que l'on appelait alors une école primaire supérieure, n'est pas admis au lycée Condorcet, renonce au baccalauréat et décide de poursuivre seul sa formation. En quelque sorte, un autodidacte. Mais le mot, surtout depuis *La Nausée*, a revêtu une acception si péjorative que l'on ne peut l'utiliser pour Malraux sans souligner en même temps la liberté, la disponibilité et la générosité de son esprit.

Littre : « Étude : application d'esprit pour apprendre ou approfondir les sciences, les lettres et les beaux-arts. » Laissons les sciences. Une application formidable de son esprit permit à Malraux, introduit deux ans plus tard dans les milieux littéraires et artistiques de Paris, d'y briller et d'y surprendre.

Le tournant de l'adolescence à l'âge d'homme se traduit chez un intellectuel en termes de lecture. Le passage des *Trois Mousquetaires* à... Désirant, un jour de 1967, procéder avec Malraux à l'inventaire de ses maîtres, je le priaï, maladroitement, j'en conviens, de me parler

de sa famille. Je me souviens, avec une extrême précision, de sa stupeur, presque de son effroi et de ses dénégations. Il était d'une extraordinaire pudeur.

J'avais rendez-vous avec lui au début de 1961, peu après la mort de ses deux fils. J'espérais, jusqu'au dernier moment, que sa secrétaire m'annoncerait l'ajournement de cet entretien. Non. Pendant le trajet de mon domicile au ministère des Affaires culturelles, je préparais plusieurs phrases liminaires pour exprimer à Malraux la part que je prenais à cette tragédie; il m'accueillit debout dans son bureau, vint vers moi, la main tendue :

– *Parlons d'autre chose.*

Lui demandait-on : « Comment allez-vous ? » que l'on se sentait déjà indiscret. Pas question non plus de s'attarder à l'air du temps ou à quelque baliverne. Immédiatement l'essentiel, faute d'être jeté dehors ou, plus précisément, ignoré. Il me dira plus tard, à propos du général de Gaulle qu'*il n'y avait pas de Charles*. En ce qui me concerne, en ce qui concerne nos relations, je témoigne qu'*il n'y avait pas d'André*.

Je pense que Dostoïevski domine la formation de Malraux :

1967 : – *Non, c'est Nietzsche; et Dostoïevski arrive ici en cadet. Pour moi, Dostoïevski, c'est Nietzsche plus la cave et moins le soleil.* (Malraux faisait sans doute allusion aux *Mémoires écrits dans un souterrain* que Gide avait découvert avec une grande admiration au début de ce siècle.)

Nietzsche, lu très tôt :

– *Très tôt, à seize ans.*

*Ah! le grand irrationaliste, n'est-ce pas, pas Zarathoustra... Mais ce qu'on appelle maintenant La Volonté de puissance, absurdement, vous le savez, comme moi (pour une fois, je savais), puisque le titre n'est pas de lui, et, au surplus, ce n'est pas le sujet.*

*En définitive, voyons, Humain, trop humain, Par-delà le bien et le mal, oui, surtout Par-delà le bien et le mal, tout m'intéresse, mais l'action principale, c'est à partir du moment où je sens qu'il est en face du vrai grand drame. Et puis la pensée nietzschéenne semble toujours s'être accomplie sur ces données qui sont ces données rationnelles, enfin, disons, sa prédication. Or, sa prédication ne m'intéresse pas outre mesure, elle m'intéresse dans ce à quoi il n'attachait pas tellement d'importance. Enfin, toute la prédication qui aboutira au « Surhomme » m'assomme, mais dans cette prédication qui aboutit au « Surhomme » il y a quelque chose qui est véritablement nietzschéen, c'est l'extraordinaire générosité de l'esprit, Nietzsche préhitlérien, quelle blague! il suffit de voir à quel point il était contre les antisémites <sup>1</sup>.*

*Et puis alors, beaucoup plus important, à la fin de sa vie – et alors je ne pense pas que ce soit la maladie –, il est arrivé à un point où quelque chose qui est presque une doctrine est établi. Il a réinventé les valeurs, parce que, quand on discute des valeurs, on oublie toujours que c'est lui qui les a inventées. Car même quelqu'un qui*

1. • C'est de la petite communauté juive que vient le principe de l'amour. • (Nietzsche, *La Volonté de puissance*, Gallimard, 1935, t. I, p. 173, n° 373.)

• Quel soulagement de rencontrer un Juif parmi les Allemands! • (Nietzsche, *La Volonté de puissance*, t. II, p. 32, n° 60.)

*serait tout à fait antinietzschéen ne peut pas supprimer, dans la pensée humaine, l'arrivée des valeurs*<sup>1</sup>.

Elles sont déjà arrivées avec le christianisme.

*— Pas en tant que valeurs se concevant elles-mêmes. Le chrétien considérait que ce qui était bien était bien. C'était la Vérité. Pour les chrétiens, les valeurs se confondaient, se confondent absolument avec la Révélation. Il est arrivé avec Nietzsche, dans le domaine moral, ce qui s'est passé dans le « musée imaginaire » dans le domaine esthétique. Il y a un moment où quelque chose de bizarre, à savoir le fait que l'art moderne existe, nous a permis de devenir les héritiers de tous les arts qui précédaient. Les valeurs nous ont permis d'accepter comme éléments positifs la totalité de la pensée humaine appliquée à la morale.*

*Je crois que Nietzsche est arrivé à un moment absolument crucial; il voulait évidemment dépasser l'opposition qui est celle de La Volonté de puissance.*

*À ce moment, est survenue la maladie; mais la profondeur de réflexion telle qu'elle est dans les posthumes appelés La Volonté de puissance me paraît certainement quelque chose d'extrêmement important. (Silence.) Je suis plus lié à lui qu'à Dostoïevski; je parle davantage de Dostoïevski probablement parce que j'ai plus tendance à parler des romanciers. (Silence.) Dostoïevski: il y a d'abord la force avec laquelle il arrive à poser certains problèmes absolument essentiels, n'est-ce pas. Quand*

1. « Le scepticisme à l'endroit de toutes les valeurs morales est le signe qu'une nouvelle table des valeurs se prépare. » (Nietzsche, *La Volonté de puissance*, t. II, p. 251, n° 91.)



*Lawrence dit : « le cinquième Évangile <sup>1</sup> », on voit bien qu'il y a une part d'humour dans la désignation, mais je suis assez d'accord tout de même avec cette désignation-là.*

*L'Europe croira-t-elle toujours [...] que le Staretz Zosim <sup>2</sup> et le père Serge <sup>3</sup> fussent des curés de Tours? Que la vie soit ce que nous voyons, ce que nous imaginons?*

*Il faudra bien découvrir un jour que le grand roman russe, c'est le roman européen regardé par la mort. (L'Homme précaire, VI.)*

*Un homme qui semble si peu fait pour ça se met à parler tout à coup comme un prophète; alors qu'il semble si peu fait pour ça? (Un silence.)*

*Mais ce qui est très frappant, bien que cela ne nous étonne, ni vous ni moi, c'est que dans la Maison des morts, la leçon terrible est peu marquée.*

*Je n'ai jamais été convaincu par les Souvenirs de la maison des morts. Non que je n'aie jamais été ému par le destin de Dostoïevski : mais, comparés à Auschwitz, les bagnes de la Sibérie tsariste m'ont semblé enviables – et leurs gardiens délicats.*

*– C'est un argument d'un poids considérable. (Un*

1. « Quand je suis forcé de décrire en un mot les *Karamazov*, je dis : un « cinquième Évangile ». Est-ce cette intense préoccupation d'un bien suprémoral qui le marque si fortement, son souci de ressembler au Christ? » (Lettre du 15 janvier 1926 à J.-B. Acres, *Lettres de T. E. Lawrence*, Gallimard.)

2. Personnage des *Frères Karamazov*.

3. Héros d'une nouvelle de Tolstoï qui porte ce titre.

silence, puis, tout à trac, Malraux passe à *Crime et Châtiment* :) Je cite dans les Antimémoires la phrase que m'avait dite Gorki, à qui je demandais : « Comment pouvez-vous expliquer que la jeunesse russe soit à ce point indifférente à Dostoïevski ? » et qui me répondit : « J'ai dit ça à un komsomol qui m'a répliqué : " Oui, je l'ai lu... Que d'histoires pour une seule vieille ! " »

La phrase de Gorki me semble un peu courte pour répondre à une interrogation sur Dostoïevski...

*L'Idiot* :

– *Quelque chose m'a toujours à la fois retenu et gêné dans L'Idiot, c'est que, n'est-ce pas, il y a les grands Dostoïevski, puis, il y a les petits; or, L'Idiot est, à mes yeux, un petit dans lequel il y a les scènes les plus importantes des grands. Car la dernière scène, Nastasia veillée par Muichkine et Rogojine, est incontestablement une des plus grandes scènes de roman qui existent. On dirait que Dostoïevski a été amené à introduire d'extraordinaires éclairs dans un assez petit orage.*

*Je ne suis pas très convaincu par Muichkine qui est probablement le grand personnage de Dostoïevski qui me convainc le moins. Je le trouve assez gêné, lui, Dostoïevski, et pour une raison tout de même assez importante : vous avez lu les Carnets et vous avez vu qu'initialement, Muichkine, donc le personnage qui, plus ou moins, se réfère au Christ, était l'assassin. Rogojine et Muichkine sont d'abord un seul personnage et c'est ensuite qu'il les a distingués. Et il est possible qu'il en ait gardé une certaine gêne par rapport au personnage.*

Le discours de Malraux, haché d'aspirations et d'ex-

pirations bruyantes, ponctué d'interjections (*bon*) ou d'interrogations (*n'est-ce pas?*) qui ne dissimulaient pas sa réalité profonde : il s'agissait d'un soliloque. Malraux ne s'entretenait pas avec son interlocuteur : il s'interrogeait devant lui. Cela dit, il avait un sens inné de l'égalité des êtres. L'interrogeant pour la télévision française à propos des *Antimémoires*, je l'ai vu parler à un machiniste sur le même ton et avec le même vocabulaire qu'il eût employé avec un professeur au Collège de France. Il ne se mettait pas au niveau de son interlocuteur, il élevait celui-ci à son propre niveau. Cette « reconnaissance » de l'autre n'entraînait pas pour rien dans la fascination qu'exerçait Malraux.

J'ai supprimé de ces entretiens ses tics de langage. j'ai aussi supprimé les innombrables *comme vous savez* qui eussent fait accroire au lecteur que ma culture est universelle. Par exemple, à l'instant de cette conversation (septembre 1967), je n'avais pas lu les *Carnets de L'Idiot*. Au reste, les lisant pour les besoins de ce livre, je n'y trouvais pas trace de ce que Malraux avançait. Mais M<sup>me</sup> Dominique Arban, spécialiste de Dostoïevski, confirme pleinement les informations de Malraux sur la composition de ce roman.

– *L'Idiot contient des pages admirables, mais la tenue des Karamazov, le rapport étroit dans ce livre entre les passages décisifs et le roman lui-même n'a pas d'équivalent dans L'Idiot.*

*Par exemple les choses qui ne sont pas du tout Karamazov dans les Karamazov, les histoires de Dimitri qui sont simplement d'une grande violence sensuelle, ont*

*presque le même degré, on pourrait dire la même couleur; elles n'ont pas la même profondeur parce que quand il se met à poser les problèmes de Smerdiakov, c'est autrement important, mais il y a le même degré d'intensité.*

*Tandis que dans L'Idiot il y a cette mollesse que nous rencontrons si souvent dans les petits Dostoïevski.*

*– Vous entretenez avec Dostoïevski une relation beaucoup plus étroite qu'avec Tolstoï?*

*– Tolstoï a une importance évidemment considérable; mais si curieux que cela paraisse, il entre dans mon admiration pour Tolstoï, pour de meilleures raisons, quelque chose de semblable à mon admiration pour Victor Hugo.*

*J'avais été frappé, pendant la révolution espagnole, de voir que sur les Ramblas de Barcelone où on vendait des bouquins... c'était des bouquinistes anarchistes, bon, Bakounine, etc. etc., et on vendait aussi deux livres qui n'étaient pas des livres anarchistes, Guerre et Paix et Les Misérables.*

*Guerre et Paix est incontestablement un des plus grands romans du monde... Mais ce n'est évidemment pas un livre qui a cette sorte d'action que nous pouvons lier un peu à ce que j'ai appelé tout à l'heure à propos de Nietzsche la « prédication », ou plutôt, dans la mesure où il y a prédication, elle n'est pas excellente.*

*Et même allons plus loin : Tolstoï a une prédication, mais elle est loin de nous. Il nous enseigne plus par ce qu'il ne tente pas d'imposer, par ce qu'il ne prêche pas, que par ce qu'il prêche.*



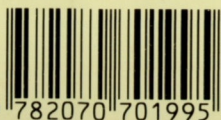
ROGER STÉPHANE

André Malraux,  
entretiens et précisions

À la veille de la guerre, un très jeune homme assiste à une projection du film *L'Espoir*, alors interdit. Et il rencontre ainsi Malraux. Il le revoit, en compagnie de Gide, en 1941. Il s'ensuivra une amitié. Le portrait que trace aujourd'hui Roger Stéphane prend pour point de départ trois lignes de la fiche signalétique de Garine, le héros des *Conquérants*, qui s'appliquent fort bien à l'auteur : « À vingt ans, encore sous l'influence des études de Lettres qu'il venait de terminer et dont il ne restait en lui que la révélation de grandes existences opposées (quels livres valent d'être écrits hormis les Mémoires?), il était indifférent aux systèmes, décidé à choisir celui que les circonstances lui imposeraient. » Et en effet, nous découvrons ici la pensée la plus libre de Malraux sur les grands écrivains qui lui importent, sur les rapports qu'il pouvait établir, ou ne pas établir, entre l'idéologie et l'action, sur ce qui l'a poussé à écrire des *Antimémoires*.

Souvent Stéphane vérifie, corrige, va chercher les sources des éblouissants propos et des citations plus vraies que nature de son interlocuteur. Ainsi le portrait se nuance, s'enrichit, se colore d'humour aussi, sans rien retirer à une juste admiration.

*Roger Stéphane est né à Paris. Journaliste et écrivain producteur à la Télévision, il a fondé France Observateur (1950), qui deviendra plus tard Le Nouvel Observateur.*



9 782070 701995



84-X A 70199

ISBN 2-07-070199-9

85 FF TC

Extrait de la publication